

LES DESSOUS D'UNE IMMERSION ETHNOGRAPHIQUE AVEC LES SANS-ABRI DE NANCY.

TACTIQUES, DÉRIVES ET ÉMOTIONS DU CHERCHEUR SUR LE TERRAIN

Thibaut BESOZZI

Université de Bourgogne, LIR3S
Thibaut.besozzi@u-bourgogne.fr

RÉSUMÉ

Centré sur « l'arrière-boutique » de l'ethnographe engagé sur le terrain auprès de sans-abri, cet article entend détailler les affres et techniques de la méthode ethnographique. Autant de réalités propres à l'enquête, habituellement lissées – voire effacées – des comptes rendus de recherche qui s'en tiennent à une présentation surplombante de la méthodologie déployée et à l'argumentation des résultats obtenus. Ainsi, ce texte présente d'abord les tactiques et « bricolages » mis en œuvre pour accéder au terrain, s'y maintenir et s'y intégrer, non sans qu'émergent des impairs et des dérives potentielles de la part du chercheur. Nous abordons ensuite la part d'émotions et d'affects subjectivement ressentis par l'enquêteur sur son terrain, et ce, dans l'optique d'extraire ce que cela dit de l'objet d'étude. Autrement dit, nous proposons un détour par la subjectivité du chercheur pour mieux revenir à la compréhension objective du monde de la rue et de ses normes indigènes.

Mots-clés : ethnographie, sans-abri, tactiques, dérives, émotions.

ABSTRACT

Centered on the “backroom” of the ethnographer engaged on the field with homeless people, this article intends to detail the pangs and techniques of the ethnographic method. These are realities specific to the investigation, usually smoothed out - or even erased - from research reports which stick to an overhanging presentation of the methodology and to the argumentation of the results. Thus, this text first presents the tactics and the “DIY” implemented to access the field, maintain and integrate oneself there, not without emerging blunders and potential drifts from the researcher. We then discuss emotions and affects subjectively felt by the investigator in the field, aiming to explain what this says on the subject under study. In other words, we propose a detour through the subjectivity of the researcher to better comprehend the street world and its indigenous norms.

Keywords: ethnography, homeless, tactics, drifts, emotion.

INTRODUCTION

Ce propos s'appuie sur l'expérience d'une recherche ethnographique menée dans le cadre d'un post-doctorat de sociologie à Nancy. Cette recherche a émané de la préoccupation d'acteurs institutionnels de mieux connaître la situation du sans-abrisme à l'échelle locale. Ainsi, la Direction Départementale de la Cohésion Sociale¹, la Métropole du Grand Nancy, la mairie de Nancy et l'association Ars (Accueil et Réinsertion Sociale) se sont unies pour financer la recherche dans l'optique d'améliorer leurs dispositifs d'assistance et de développer des nouvelles pistes d'action en faveur de l'hébergement, de l'accès au logement et de l'insertion socioprofessionnelle des sans-domicile. C'est notamment la question du non-recours à l'assistance des personnes chroniquement ou durablement en situation d'urgence sociale qui intéressait ces commanditaires. Dans cette perspective, l'objectif de la recherche était d'accéder à « l'envers du décor », aux « coulisses » du monde de la rue, c'est-à-dire aux propos et pratiques qui relèvent du « texte caché » de ces groupes dominés (Scott, 2008). Des discours et des comportements qui échappent dans leur grande majorité au regard des travailleurs sociaux, réduits à la lorgnette du cadre institutionnel et du rapport asymétrique dans lesquels se déroulent leurs interactions avec les personnes sans abri.

Dès lors, entre septembre 2017 et avril 2018, j'ai passé plus de 300 heures en compagnie des sans-abri de la ville, partageant leur quotidien, tant le jour que la nuit, à la fois dans l'espace public et dans les services sociaux – que je fréquentais en tant qu'« usager ». Plus qu'une approche par observation participante, il s'agit bien ici d'une *immersion* (Leroux, Neveu, 2017) supposant « l'engagement ethnographique » du chercheur (Céfaï, 2010), notamment dans les relations nouées avec ses informateurs. L'intérêt de l'ethnographie se situe dans la possibilité qu'elle offre non seulement d'observer les sans-abri dans de multiples situations différentes – où sont mobilisés des rôles différents, avec leur cortège de postures verbales et corporelles – mais également d'interroger la « relation d'enquête » et ce qu'elle révèle de l'objet d'étude (Bizeul, 1998). L'ethnographe se rend alors sur le terrain en y mobilisant son corps et son identité, éprouvant par lui-même les ressorts psychologiques qui accompagnent les processus de vie collective dans le milieu étudié (Bizeul, 2007).

Après avoir rendu compte de plusieurs résultats de cette recherche (Besozzi, 2020 ; Besozzi, 2021a ; 2021b) et détaillé les modalités de négociation de ma place sur le terrain (Besozzi, 2021c), je me focalise ici exclusivement sur ce que les normes de la publication scientifique conduisent habituellement à taire – hormis quelques contre-exemples

(Barley, 1992 ; 1994 ; Caratini, 2012) – faisant inévitablement émerger des questionnements éthiques et politiques quant à la posture du chercheur sur son terrain et aux modalités de retranscription adoptées (Bensa, Fassin, 2008). C'est-à-dire que je souhaite rendre compte des mises en scène, des ruses, des impairs, des dérives et des émotions, parfois paradoxales, qui ont traversé l'immersion ethnographique dans ce qu'elle a d'inévitablement « bricolé ». L'enjeu étant ainsi de passer de l'implication *dans* à l'explication *de* l'enquête de terrain (De Sardan, 2000).

Pour explorer les aspects méthodologiques généralement tus des comptes rendus de recherche, je commencerai par détailler les tactiques² de présentation de soi, d'entrée en relation et d'intégration dans le monde de la rue que j'ai dû mettre en place pour réaliser l'enquête. Dans un second temps, j'aborderai les affects et émotions ressenties sur le terrain, sans omettre que ce détour par la subjectivité du chercheur est également un chemin vers une compréhension plus objective des publics interrogés.

ENTRER SUR LE TERRAIN, S'Y MAINTENIR ET S'Y INTÉGRER : RUSES, IMPAIRS ET DÉRIVES DE L'ETHNOGRAPHE

À propos de l'enjeu primordial qui consiste à entrer sur le terrain, il convient d'abord de souligner les techniques interactionnelles déployées pour être identifié comme un allié plutôt que comme un opposant (à l'instar des policiers) ou un aidant (tels les travailleurs sociaux et bénévoles caritatifs). Désirant accéder aux coulisses du monde de la rue, l'entrée ethnographique « par le bas » et « en personne » s'est avérée indispensable (Bruneteaux, 2018). Ici, les mises en scène du chercheur (Mauger, 1991) déterminent les liens créés avec les informateurs, dans une tension entre dissimulation de l'identité réelle (et de certains pans de la recherche) et mobilisation d'une identité *ad hoc* adaptée aux attendus heuristiques de l'immersion. Il me semblait effectivement impossible d'indiquer à mes (futurs) informateurs que j'avais des comptes à rendre non seulement aux associations et professionnels qu'ils rencontrent au quotidien (et avec qui ils peuvent entretenir des rapports conflictuels), mais également aux instances largement critiquées dans la rue, que sont les services de l'État et les élus locaux. J'ai donc pris le parti d'un compromis en dévoilant mon identité d'enquêteur sans révéler les cadres institutionnels qui se situent à l'origine et à l'issue de la recherche.

Se présenter comme « écrivain »

Dans mon cas, il s'est agi de me présenter d'abord comme « écrivain » (un statut nécessairement connu

1. Aujourd'hui devenue la DDETS (Direction Départementale de l'Emploi, du Travail et des Solidarités).

2. Si l'on se réfère aux travaux de M. De Certeau (1990), les « tactiques » relèvent d'adaptations *ad hoc*, adoptées en situation présente et au coup par coup, par opposition aux « stratégies » qui renvoient à la rationalisation anticipée et surplombante d'une attitude pour atteindre des buts plus lointains.

des gens de la rue, voire reconnu), puis progressivement comme « sociologue » (il ne s'agissait pas d'écrire un roman), particulièrement lorsque la confiance se nouait et que l'enquête m'amenait à mener des entretiens et poser des questions plus précises. J'ai fait le choix de porter systématiquement la même tenue vestimentaire, adaptée au monde et aux codes de la rue (un jean large, une ceinture avec des motifs « tribaux », un sweat-shirt à capuche, un keffieh et un béret), afin d'être facilement reconnu et d'être en mesure de me salir sans crainte. Enfin, j'ai fait en sorte de m'assurer de la personnalisation des relations d'enquête (par le tutoiement, l'usage des surnoms en vigueur et l'adoption du langage indigène³) destinée, à terme, à ouvrir l'accès à des espaces et des paroles de l'ordre de l'intime.

Cette présentation de soi (Goffman, 1973), à mi-chemin entre transparence et duplicité, a pour vocation de limiter l'assimilation potentielle du chercheur aux travailleurs sociaux ou à d'autres acteurs institutionnels ; ce qui viendrait interférer non seulement sur les discours recueillis, mais aussi sur la nature des liens qui se développent avec les informateurs – sans parler de la simple possibilité que soit entravé l'accès au terrain, c'est-à-dire au partage de leur vie quotidienne. Il fallait néanmoins, en retour, dans les rapports écrits que j'ai produits pour mes commanditaires, être particulièrement attentif à la dissimulation d'informations personnelles et potentiellement dommageables pour les personnes que j'ai fréquentées. Par conscience professionnelle et respect de mes enquêtés, je me contentais pour ce faire d'anonymiser sérieusement mes données et de ne pas divulguer l'emplacement des squats que j'ai visités, l'identité des dealers que j'ai rencontrés, ni les actes de petite délinquance qu'il m'a été donné d'observer ou dont j'ai entendu parler. Un sentiment de trahison envers les gens de la rue ne m'a cependant jamais quitté et demeure encore vif aujourd'hui.

Une position qui demeure instable et suspecte

Les gens de la rue ne sont d'ailleurs pas dupes quand il s'agit d'identifier un « intrus », quelqu'un qui « traîne » avec eux sans connaître dans sa chair l'expérience de la survie, un « autre » qui s'intéresse à eux. Sur ce plan, l'ethnographie peut devenir suspecte (Di Triani, 2008). En outre, il serait vain d'imaginer une totale dissimulation de l'identité de chercheur ni l'absence complète d'interférences relatives à sa présence sur le terrain (Mauger, 1991). En suivant les conseils que reçut W. F. Whyte durant l'enquête qui donna lieu à la publication de *Street Corner Society*, je m'évertuais à compiler des

informations lors de discussions informelles, en posant le moins de questions possible⁴. J'ai néanmoins longtemps été soupçonné par certains d'être un « flic infiltré » ou un « baratinneur » qui était en fait réellement en situation de rue. Dans le premier cas, j'ai pu désamorcer les craintes en partageant la misère de leur quotidien (mais aussi les bons moments de sociabilité festive), en fermant les yeux sur des actes délinquants (voire en y participant à la marge) et en étant moi-même contrôlé et malmené par la police. Dans le deuxième cas, c'est en me dévoilant personnellement progressivement que j'ai pu attester de mon identité de chercheur, notamment en apportant mes premiers livres sur le terrain (en guise de preuves) et en partageant avec certains informateurs privilégiés mes réflexions d'ordre sociologique. Il fallait cependant toujours réitérer ces rituels de « désamorçage » lorsque je rencontrais de nouveaux visages : j'ai été aidé sur ce point par les personnes avec qui je frays depuis plusieurs semaines ou plusieurs mois, et qui avaient accepté ma présence et mon rôle. C'est ce qu'illustre cette phrase d'un informateur à une personne qui ne me connaissait pas encore et semblait se méfier de moi : « *Non, mais lui t'inquiète, il est tranquille. Il écrit un bouquin sur la rue. Il est pas là pour nous faire chier.* »

Instaurer la réciprocité

Au rang des petites ruses déployées pour nouer des liens – ruses qui sont parallèlement de véritables gestes de reconnaissance –, j'ai tenté de retourner les rapports d'aide auxquels sont le plus souvent assujettis les personnes sans-abri : pour une fois, ce n'était pas eux qui demandaient de l'aide ou à qui on en proposait, mais au contraire, c'était l'ethnologue qui se posait en novice d'un monde dont il ignorait tout et qui demandait de l'aide à ses informateurs. Le plus souvent, j'expliquais cette démarche après avoir offert une ou deux cigarettes aux personnes rencontrées. J'ai ainsi donné beaucoup de tabac aux gens de la rue, tactique conscientisée puisqu'elle permet d'engager une discussion à laquelle il est plus difficile de se soustraire une fois le don accepté (Mauss, 2007). Je me gardais aussi régulièrement d'adopter une posture de conseil (nécessairement normative, voire autoritaire) face aux comportements toxicomaniaques ou délinquants qu'il m'était donné d'observer. J'ai souvent dû me restreindre pour ne pas exhorter mes informateurs à la sobriété, ce qui était d'autant plus difficile lorsque des liens personnalisés, chargés d'affects, s'étaient noués entre eux et moi. C'est seulement lorsqu'on me demandait explicitement conseil ou aide que je m'exécutais en prenant garde de n'adopter aucune posture moralisante : il m'est ainsi régulièrement arrivé

3. Au rang duquel figurent des expressions argotiques telles que « la cheum » pour désigner la manche, « le shtar » pour désigner la prison ou encore « la machine » pour désigner l'héroïne.

4. L'intérêt des discussions informelles est souligné par W.F. Whyte dans sa postface méthodologique. On peut y lire : « *Le lendemain, Doc [l'informateur privilégié du chercheur] m'expliqua la leçon du soir précédent. "Vas-y doucement, Bill, avec tous ces qui, quoi, pourquoi, quand, où. Si tu poses des questions de ce genre, les gens vont la boucler devant toi. Quand les gens t'acceptent, il suffit que tu traînes avec eux et tu finiras par avoir les réponses sans même avoir besoin de poser les questions." J'ai constaté que c'était vrai. Rien qu'en étant assis et en écoutant, j'ai eu les réponses à des questions que je n'aurais même pas imaginé poser si j'avais cherché à m'informer uniquement sur la base d'entretiens.* » (2002, p. 332).

de rendre de menus services pour « rendre » ce qu'ils me donnaient en termes de temps et d'informations personnelles (transporter des affaires, aller faire une course, donner une multiprise électrique, etc.).

Définir ses propres limites

Engagé avec les gens de la rue dans leurs activités quotidiennes – la manche, l'attente silencieuse, la recherche de squat où dormir, la sociabilité de rue (Liebow, 2010), la consommation d'alcool et d'autres produits psychoactifs, la fréquentation de services sociaux et de points de distribution alimentaire, etc. –, j'ai ressenti le besoin de définir objectivement certaines limites à m'imposer. Des responsables associatifs et des connaissances personnelles m'avaient mis en garde contre le risque d'être « envahi » par la rue et de ne plus réussir à maintenir le recul nécessaire au recueil de données et à l'analyse sociologique. À cet égard, en amont de l'entrée sur le terrain, j'ai rédigé pour moi-même une « charte » des limites à ne pas franchir durant cette immersion, charte dans laquelle apparaissent des dérives à éviter telles que : « ne pas consommer de drogue avec les informateurs » ou « ne pas avoir de relations sexuelles avec les informateurs ». Je m'interdisais également d'accueillir des personnes chez-moi, ce qui aurait pu engendrer des jalousies dans la rue ou présenter des risques (matériels et identitaires) au sein de ma propre sphère d'intimité. Ces projections de limites à ne pas franchir fonctionnaient alors comme des garde-fous destinés à dessiner les bornes de la méthodologie déployée. Sur ce point, je dois également signaler que l'association partie prenante du financement de la recherche a mis à ma disposition un psychologue (que je rencontrais mensuellement) afin d'assurer une veille préventive quant au risque d'être psychologiquement « submergé » par le terrain, c'est-à-dire par la misère, la violence et l'affectivité des relations qui s'y nouaient. Il m'invitait également à me décharger du poids d'une certaine culpabilité et du sentiment de trahison qui émergent de la démarche immersive semi-dissimulée mise en place⁵.

Je me suis en revanche permis plusieurs comportements qui peuvent être perçus comme des dérives (éthiques, méthodologiques voire légales), mais qui semblent également être de précieux leviers pour nourrir la relation d'enquête, accéder et se maintenir sur le terrain. Consommer de l'alcool avec mes informateurs (dans une quantité raisonnable), leur rouler des joints durant la manche, transporter pour eux des cachets de Subutex ou même du cannabis... sont autant d'actes, parfois illégaux, qui m'ont permis d'être accepté dans leur monde. Plus encore, dans les services sociaux, étant officiellement chercheur aux yeux des professionnels, j'ai pu rentrer avec de l'alcool dans la mesure où je n'étais pas fouillé à l'entrée (contrairement à eux) :

cela me permettait d'obtenir leur assentiment pour des entretiens enregistrés une fois seuls dans les chambres. Il m'arrivait également de garder par-devers moi des informations compromettantes sur mes informateurs, alors même que j'échangeais régulièrement avec les travailleurs sociaux : le sentiment de trahison envers les gens de la rue se doublait d'un sentiment semblable envers les professionnels qui m'apportaient par ailleurs leur aide en me renseignant sur les personnes que je rencontrais dans la rue.

Des impairs inévitables

Enfin, loin d'avoir maîtrisé tous les tenants et aboutissants de ma position sur le terrain, ce sont mes impairs avec les informateurs qui méritent d'être mentionnés ici. Par exemple, alors que j'ai très progressivement noué des liens d'intimité avec plusieurs informateurs, il m'est arrivé d'être intrusif avec d'autres auprès de qui je pensais être identifié et accepté : j'ai reçu une claque dans le visage, un soir, après m'être adressé de manière perçue comme trop familière (avec une tape sur l'épaule) à une informatrice que je ne connaissais que très peu : « Hey, tu te prends pour qui ?! On a pas élevé les cochons ensemble ! » Ce soir-là, devant la cantine pour sans-abri ouverte chaque soir de la période hivernale, après avoir mangé attablé avec plusieurs informateurs, j'avais oublié que la confiance se noue dans le temps. C'est aussi à mes dépens que j'ai compris l'importance de la norme de discrétion qui vaut dans le monde de la rue : j'ai commis l'imprudence de révéler des informations (relatives à l'emplacement d'un squat) qui m'avaient été confiées, et cela m'a été reproché. Parfois, j'oubliais également les codes de la rue cependant qu'une expression du type « en l'occurrence » m'échappait et m'était immédiatement reprochée par les gens de la rue : « Ici, tu ne parles pas comme un livre mon gars ! » Ce n'était évidemment pas facile de tenir le travail de figuration auquel je m'étais astreint afin d'entrer sur le terrain.

Apprendre « par corps »

En revanche, après plusieurs mois sur le terrain, je commençais à incorporer les postures corporelles et les expressions sémantiques qui ont cours dans le monde de la rue. Par imitation, puis plus spontanément, je me surprénais à me comporter comme mes informateurs : à crier à travers la foule de passants pour m'adresser à un informateur à l'autre bout de la rue ; à traverser la route entre deux voitures, sans scrupule, ajoutant parfois un regard réprobateur aux automobilistes, mais certainement pas un geste de courtoisie à la voiture qui devait s'arrêter ; ou encore à ressentir l'affront d'un don de restes de nourriture à la manche. En somme, il me semble que j'intériorisais progressivement l'appropriation

5. Je tiens à remercier Charles-Henry Lelimouzin pour cet accompagnement psychologique.

de l'espace urbain qui est la leur et la rage (Dubet, 1987) qui s'accumule devant l'addition de micro-stigmatisations quotidiennes. Finalement, j'apprenais « par corps » (Faure, 2000) ce que provoque la survie dans le monde de la rue : un autre rapport à l'espace et aux autres, les « normaux ».

AFFECTS ET ÉMOTIONS DANS LA RELATION D'ENQUÊTE : UN DÉTOUR PAR LA SUBJECTIVITÉ DU CHERCHEUR POUR MIEUX SAISIR LA RÉALITÉ DU MONDE DE LA RUE

Au-delà des tactiques, des impairs et des effets d'enquête qui viennent d'être abordés, il est possible d'explorer les émotions et les affects (nécessairement subjectifs) qui se logent dans les relations d'enquête pour mieux saisir la réalité objective du monde de la rue. Ceci toujours dans l'optique de dévoiler ce qui est habituellement mis en sourdine dans les publications scientifiques – quoique la démarche ethnographique fasse parfois exception à cette règle épistémologique, un brin positiviste, valorisant exclusivement l'objectivité des faits (Devereux, 1980 ; Ermisse 1994 ; Rochedy, Bonnet, 2020). Autrement dit, il ne s'agit pas ici d'examiner les émotions et affects que ressentent les gens de la rue en situation de survie, mais bien plutôt de repartir des sentiments éprouvés par le chercheur, en situation d'enquête, pour en extraire des éléments d'analyse sur le monde de la rue lui-même, et l'expérience de la survie plus particulièrement. Ce n'est pas à autre chose que nous invite J. Favret-Saada (1990) lorsqu'elle enjoint l'anthropologie à « réhabiliter la sensibilité » de l'anthropologue.

Le dégoût des corps drogués

Dès mes premières incursions dans les lieux de vie des gens de la rue (parkings souterrains, squats, tentes et même dans les centres d'hébergement), j'ai été confronté aux drogues « dures » que sont l'héroïne et la cocaïne. Dans la cage d'un parking souterrain, un informateur sortait son matériel d'injection devant moi avant de me demander si cela me dérangeait qu'il se shoote devant moi. Je n'ai pu cacher ma gêne, si bien qu'il se retournera pour régler son affaire pendant que je tournais moi-même la tête en sens inverse. Le sang, la seringue et le « flash » qui fait suite à l'injection suscitaient chez moi des haut-le-cœur et des vertiges que je dû apprendre à maîtriser. J'ai compris le décalage entre mes propres normes et celles qui ont cours dans le monde de la rue (surtout dans la frange des personnes toxicomanes qui

s'y inscrivent) lorsque, quelques semaines plus tard, le même informateur entretenait une discussion sur l'état de ses veines avec un autre usager de drogue par injection. Le corps, loin d'être un capital à entretenir sur le long terme, y apparaissait comme un instrument de souffrance et de plaisir, un réceptacle d'expériences psychoactives, cependant que l'usage de drogue était devenu quelque chose de tout à fait commun et banalisé – au moins parmi les usagers de drogues. S'il leur arrivait d'exprimer de la culpabilité quant aux risques qu'ils prennent ainsi, à court et à long terme, ils ne semblaient en tout cas pas gênés par les récits d'overdose et d'incidents corporels liés à l'injection. De la même manière, l'expérience carcérale était fréquemment elle-même relativisée, voire rationalisée, comme une étape somme toute commune de la « carrière de survie » (Fernandez, 2010). Loin des préjugés et peurs irrationnelles que je pouvais ressentir en entrant sur le terrain, l'expérience carcérale ne va pas systématiquement de pair avec la violence ou l'agressivité.

La banalité de la mort

Je rencontrais le même étonnement devant la banalité du rapport à la mort dont attestent les gens de la rue les plus aguerris aux logiques de survie. Une banalité qui n'est pas sans ritualité, le mode de ritualité étant lui-même indicateur de la fréquence des décès parmi les connaissances des gens de la rue. D'emblée, dès les premières semaines d'immersion, je devais constater que la mort d'un ancien camarade était fréquemment évoquée par mes informateurs, sans entrain ni émotion particulière, telle une fatalité acceptée, inévitable, quand bien même elle toucherait des personnes âgées de 50 ans ou moins⁶. La « goûte des morts », ce rituel qui consiste à verser une petite quantité d'alcool sur le sol après avoir ouvert une boisson, exprimait néanmoins l'attention symbolique portée aux compagnons de galère aujourd'hui disparus. C'est seulement lorsque je fis moi-même l'expérience du décès d'un informateur, puis d'un deuxième que je saisis ce rapport particulier à la mort, maintes fois éprouvée par les gens de la rue. Par deux fois, j'ai eu du mal à retenir mes larmes en rentrant chez moi tandis qu'il me fallut plusieurs semaines avant de faire mon deuil. Dans la rue au contraire, une fois passés l'étonnement et le désespoir qui suivent l'apprentissage de la nouvelle, l'urgence de répondre aux nécessités quotidiennes reprend vite le pas, et l'émotion retombe. C'est ce que je suggérais un jour un informateur, alors que j'en échangeais avec lui en faisant la manche : « *Ah bah lui, ça lui pendait au nez de toute façon... c'est malheureux quand même, mais bon, qu'est-ce que tu veux ? C'est pas le premier, ça sera pas le dernier ! [Versant un peu de bière par terre] Allez, une goûte pour lui. Reste en paix mon gars !* »

6. Sur ce point, voir les statistiques produites chaque année par le Collectif Les Morts de la Rue, établissant notamment la moyenne d'âge des décès en situation de rue à environ 50 ans.

Un rapport alternatif au confort et à l'hygiène

Je peux faire un constat semblable à propos du rapport à la misère, à l'inconfort et à la saleté. En passant des soirées dans un squat particulièrement délabré⁷, je ressentis pour mes informateurs une forme de dégoût mêlée de pitié. En grim pant l'escalier couvert de suie, au plafond duquel pendaient des fils électriques endommagés, puis en me déplaçant tant bien que mal entre les déchets⁸ au sein de l'appartement, je ne pus m'empêcher de prendre peur – une peur partiellement irrationnelle – et de plaindre leurs conditions matérielles d'existence. Dans la chambre où je passais la plupart de mes soirées ici, une boîte de conserve de 5 kilos, vide, servait de poêle où de l'essence brûlait à petit feu, dégagant une odeur forte et désagréable malgré la chaleur et les lueurs qu'apporte cette technique. Des déchets parsemés se mélangeaient aux livres, aux bougies et aux vêtements disséminés dans la pièce. Après l'une de ces soirées, je ne pus me retenir de m'apitoyer sur leur sort une fois rentré à mon domicile, qui, à côté, faisait figure de palace parfaitement propre et rangé. Mais les habitants de ce squat étaient pourtant catégoriques : « *On est au top ici ! Regarde, j'ai mon matelas, mes couvertures, on se chauffe comme on peut, on met des bougies et ça roule ! Tu crois quoi ? Tu crois qu'ils sont mieux dans leur parking ? Dans leur tente ? ! J'te dis, on est au top ici !* » Effectivement, mes ressentis subjectifs, mes émotions et mes affects ne faisaient que refléter mes propres normes de confort et de propreté (celles des gens ordinaires plus généralement, ceux qui vivent selon les normes dominantes d'hygiène et de logement autonome). Mais dans la rue, à l'épreuve de la survie, les critères de salubrité et de confort sont tout autre. À en croire mes informateurs, ce type de squat était effectivement prisé et valorisé, en comparaison aux autres solutions éphémères qui s'offrent (ou s'imposent le plus souvent) aux gens de la rue. Ici, les sentiments constituent un piège normatif dans lequel il faut se garder de tomber tant ils masquent en réalité le rapport spécifique au confort, à la propreté et à la liberté qu'entretiennent les gens de la rue : dans la « socialisation marginalisée » que connaissent mes informateurs (Parazelli, 2002), ce sont d'autres normes qui ont cours.

Rebut et enjeux symboliques de la violence

Enfin, c'est face aux situations conflictuelles et aux rixes entre informateurs que mes émotions et sentiments se sont encore avérés révélateurs. Quand les rapports entre gens de la rue avaient tendance à s'envenimer, dans les services sociaux, aux abords de la gare ou sur une place publique, je prenais systématiquement le parti de me tenir à l'écart des échauffourées. D'abord, il s'agissait de ne pas

prendre parti pour l'un ou l'autre des protagonistes afin de maintenir ma position de (relative) neutralité dans le monde de la rue. Mais il était aussi question d'un rebut de ma part vis-à-vis de la violence : il est vrai que ces situations me mettaient particulièrement mal à l'aise. Là encore, je devais m'acclimater aux usages normalisés qui ont cours dans le monde de la rue, où la résolution d'un différend s'effectue régulièrement à la force des poings, quand les invectives et menaces ne suffisent plus. Des affronts qui pouvaient me sembler dérisoires prenaient en fait une force symbolique toute particulière pour mes informateurs, si l'on considère les enjeux identitaires relatifs à l'honneur, à la dignité et au « sauvetage de la face » (Goffman, 1974) qui traversent l'expérience de la survie, peut-être plus que toute autre expérience.

Plus encore, lors des dernières semaines de mon enquête, alors que je commençais malgré moi à être pris dans les rapports sociaux qui structurent le monde de la rue (Besozzi, 2021b), je me suis retrouvé impliqué dans une rixe qui opposait des personnes que je fréquentais depuis plusieurs mois à des inconnus. Cette fois, il m'était impossible de me soustraire, d'autant qu'un informateur s'imposait pour emprunter mon vélo afin de récupérer un couteau et un chien d'attaque auprès d'un autre sans-abri dans une rue en contrebas. Pendant ce temps, son compère se faisait violemment réprimer par les inconnus tandis que j'essayais de m'interposer. La police arriva sur les lieux avant que mon vélo ne réapparaisse... je ne sais ce qui aurait pu se passer si un couteau avait été tiré dans la bagarre. Quoiqu'il en soit, je devais constater que, par les alliances que j'avais nouées pendant six ou sept mois de terrain, je commençais à être impliqué malgré moi dans les rapports de force qui se jouent à l'occasion entre les gens précaires qui occupent l'espace public. La conflictualité et la violence font partie des normes indigènes du monde de la rue, si bien qu'il semble impossible à quiconque de s'y soustraire dès lors qu'il est intégré dans le réseau de sociabilité du microcosme de sans-abri et autres précaires qui se fréquentent dans la rue.

Une difficulté émotionnelle à sortir du terrain

À la même période, j'ai également commencé à ressentir des formes de rejets envers certains informateurs avec qui je passais pourtant du temps quotidien depuis des semaines et des mois. Un soir, alors que je mangeais à la cantine des sans-abri, j'ai éprouvé une sorte d'énervement, mêlée de lassitude et de rejet envers la personne en face de qui je dinais. Elle n'avait pourtant rien fait d'inhabituel. Le dédain se substituait simplement à l'empathie nécessaire à la relation d'enquête ethnographique. Impliqué corporellement, relationnellement et émotionnellement depuis des mois, je commençais

7. Il s'agissait d'un appartement de trois pièces, situé au dernier étage d'un immeuble qui avait pris feu quelques mois auparavant. Trois personnes y vivaient dans des conditions d'insalubrité qui me semblaient extrêmes.

8. Le sol était jonché des canettes de bières métalliques éventrées, de sacs poubelle, de restes de nourriture et de seringues usagées.

à ressentir de l'usure et à perdre la distance nécessaire à la collecte de données ethnographiques. Après huit mois d'enquête intensive, il était temps de sortir du terrain⁹. Il n'est certes pas impossible d'enquêter de manière ethnographique alors même qu'on « aime pas ses indigènes » ou leur milieu (Bizeul, 2003 ; Avanza, 2008), mais ce n'était pas là mon principal problème : c'est la distance affective qui me manquait désormais pour mener à bien mon travail.

CONCLUSION

Nous l'avons vu, loin de se tisser autour d'une trame claire et définie d'avance, la méthode ethnographique – particulièrement lorsqu'elle se déploie en immersion intensive – suppose au contraire de multiples adaptations et bricolages qui sont habituellement tus des retranscriptions scientifiques faisant suite aux recherches. Le parti pris de cet article était au contraire de mettre en évidence les tâtonnements et les tactiques déployées pour intégrer, tant bien que mal, le milieu étudié. Plus encore, il s'agissait de donner voix aux ressentis subjectifs qui ne manquent pas d'affleurer au cours de l'enquête, non seulement pour renseigner sur la place du chercheur dans son terrain, mais surtout pour en tirer des éléments de compréhension plus objectifs sur le monde social étudié. Face aux questions éthiques et politiques que soulèvent les révélations de la « cuisine du chercheur » en train d'enquêter, il reste à signaler que ces tactiques méthodologiques et ces ressentis ne sauraient être le propre de tous les ethnographes : l'auteur de ces lignes en porte donc l'entière responsabilité.

BIBLIOGRAPHIE

Avanza, M. 2008, Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas « ses indigènes » ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe. In D. Fassin & A. Bensa (Eds.), *Les politiques de l'enquête*. 41-58. Paris: La Découverte.

Barley, N. 1992. *Un anthropologue en déroute*. Paris: Payot.

–, 1994. *Le retour de l'anthropologue*. Paris: Payot.

Besozzi, T. 2020. *Idées reçues sur les SDF. Regard sur une réalité complexe*. Paris: Le Cavalier Bleu.

–, 2021a, Quand « l'avenir est derrière soi » : routinisation et formes d'adaptation de sans-abri vieillissants. *Retraite et société*, (85): 83-105.

–, 2021b, La structuration sociale du monde des sans-abri. *Sociologie*, 3 (12): 247-266.

–, 2021c, Négocier sa place auprès des sans-abri : l'exemple d'une immersion ethnographique dans le monde de la rue. *Cambouis*. [En ligne] Disponible sur : <<https://doi.org/10.52983/crev.vi0.73>> consulté le 20 janvier 2022.

Bizeul, D. 1998. Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause. *Revue française de sociologie*, 39 (4): 751-787.

–, 2003, *Avec ceux du FN. Un sociologue du front national*. Paris: La Découverte.

–, 2007. Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe. *Revue française de science politique*, 57 (1): 69-89.

Bruneteaux, P. 2018. Ethnographie et lien social. Pratique et éthique de la recherche auprès des résidents des foyers d'urgence. *Bulletin de méthodologie sociologique*, (41): 39-89.

Caratini, S. 2012. *Les non-dits de l'anthropologie*. Vincennes: Éditions Thierry Marchaisse.

Céfaï, D. (Eds.). 2010. *L'engagement ethnographique*. Paris: Éditions EHESS.

De Certeau, M. 1990. *L'invention du quotidien, Tome 1 : Arts de faire*. Paris: Gallimard.

De Sardan, J.-P. O. 2000. Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie*, (41-3): 417-445.

Devereux, G. 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris: Flammarion.

Di Triani, A. 2008. Travailler dans des lieux sensibles. Quand l'ethnographie devient suspecte. In D. Fassin & A. Bensa, *Les politiques de l'enquête*. 245-260. Paris: La Découverte.

Dubet, F. 1987. *La galère. Jeunes en survie*. Paris: Fayard.

Ernisse, G. (Eds.). 1994. *Terrain*, n°22, « Les émotions ».

Fassin, D. & Bensa, A. (Eds.). 2008. *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*. Paris: La Découverte.

Faure, S. 2000. *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*. Paris: La Dispute.

Favret, S. J. 1990. Être affecté. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, (8) 3-9.

Fernandez, F. 2010. *Emprises. Drogues, errance, prison : figures d'une expérience totale*. Bruxelles: Larcier.

Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 1 : la présentation de soi*. Paris: Éditions de Minuit.

–, 1974. *Les rites d'interaction*. Paris: Éditions de Minuit.

Leroux, P. & Neveu, E. (Eds.). 2017. *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

Liebow, E. 2010. *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

Mauger, G. 1991. Enquêter en milieu populaire. *Genèses*, (6): 125-143.

Mauss, M. 2007. *Essai sur le don*. Paris: PUF.

Parazelli, M. 2002. *La Rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Rochedy, A. & Bonnet, T. (Eds.). 2020. *Recherches qualitatives*, 39 (2), « Enquêter sur les affects : quels enjeux, quelles méthodes ? ».

Scott, J. C. 2008. *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*. Paris: Éditions Amsterdam.

Whyte, W. F. 2002. *Street Corner Society*. Paris: La Découverte.

9. Le psychologue que je continuais à rencontrer régulièrement me mit sur la piste d'une hypothèse intéressante : mes réactions affectives trouvaient selon lui leur origine dans l'anticipation de ma sortie du terrain, qui était de toute façon prévue à cette période. Il m'indiqua que cette réaction pouvait aussi advenir du côté de mes informateurs, ce qui ne manqua pas de se produire avec une autre personne qui prit l'initiative de me rejeter quand j'annonçais que j'allais bientôt me retirer pour écrire.